

**Luc Bégin, Ph.D.
Professeur UQÀM
Président, IRFCPO**

**La théorie psychogénétique de l'identité:
dans l'air du temps depuis William James...**

**Colloque identité
Montréal, novembre 2006**

William James est né à New York en 1842, d'un père philosophe et théologien très religieux. Ce dernier disposait de ressources financières significatives de telle manière qu'il a envoyé ses enfants dans les meilleures écoles du voisinage pour leur assurer une éducation la plus large et la plus appropriée qu'on pouvait alors imaginer. Ses exigences étaient telles que les enseignements dispensés par les meilleures écoles n'apparaissaient jamais à la hauteur de ses attentes, de telle manière que les enfants, à savoir James lui-même et ses frères, étaient constamment changés de collège d'une année à l'autre.

À partir de l'âge de 12 ou 13 ans, William a eu un professeur de dessin qui l'a grandement influencé. Du moins pour les quelques années suivantes. En effet, James a longtemps cru que son avenir allait résider dans la peinture, de sorte qu'il a été inscrit à de nombreux cours dans le domaine.

Dès l'âge de 17 ou 18 ans, il se rend en Europe prendre des leçons de peinture auprès de peintres réputés, autant en Allemagne qu'en Suisse.

À 19 ans, James s'est inscrit en médecine à l'université de Harvard. Malgré les succès qu'il a rencontrés dans ses études, il n'a pas cessé d'hésiter quant à l'orientation réelle de sa formation. En effet dès sa deuxième année d'étude, il accompagne un naturaliste dans ses recherches en Amazonie. L'expérience a été quelque peu pénible, de telle manière que James a éprouvé de sérieux doutes quant à son intérêt pour ce domaine professionnel.

Malgré tout, dès l'année suivante, il repartait avec le même spécialiste pour une nouvelle expédition en Amazonie (dans l'espoir disait-il, que cette expérience lui serve à mieux se connaître et à mieux déterminer la direction de son avenir). Cette fois, le jeune James acquiert la profonde conviction que ce n'est pas le domaine professionnel dans lequel il doit s'orienter. En même temps aussi, ces voyages répondaient à l'incessant

mécontentement de son père quant à son éducation et à celle de ses frères. Malgré tout, ce fut l'occasion pour lui d'entrer en contact avec l'allemand et le français, deux langues qu'il maîtrisera finalement.

Ses nombreux voyages en Europe lui auront permis de maîtriser deux langues supplémentaires. Au total donc, James parlait couramment cinq langues.

À l'âge de 27 ans, James obtient son diplôme en médecine, profession qu'il n'exercera pourtant jamais. Le prétexte pour ne pas exercer la profession résidait dans la pauvreté de sa santé tant psychologique que physique, disait-il. Et pendant près de trois ans après sa graduation, il a continué de vivre chez ses parents.

Pendant ses séjours en Europe, il avait été mis en contact, particulièrement en Allemagne, avec ce qui devait constituer la Nouvelle Psychologie (Wundt). Cette dernière, jusqu'à la comprise dans le domaine de la philosophie, commençait à peine à prendre une existence indépendante. Et à son retour en Amérique, James apportait ainsi un bagage de connaissances peu connues sur le continent américain.

Un voisin, président de l'université Harvard, l'a invité en 1872 à enseigner la physiologie à cette université au salaire de \$600 par année. Ce fut le début d'une carrière de 35 ans d'enseignement universitaire. C'est finalement en 1875 que James met sur pied le premier laboratoire de psychologie expérimentale en Amérique du Nord. C'est en 1878 qu'il entreprend l'écriture d'une oeuvre importante: *The Principles of psychology* une oeuvre en deux volumes qui paraîtront en 1890. C'est aussi en 1878 qu'il épouse Alice Gibbens. C'est son père qui lui avait annoncé au retour d'une rencontre dans un club de Boston deux ans auparavant qu'il avait rencontré sa future épouse. C'est quand même avec beaucoup de réticences que James entreprit les démarches pour rencontrer celle qui allait devenir sa femme. Il est important de noter ici que la neurasthénie dont il était affligé depuis qu'il avait 18 ou 19 ans est rapidement disparue ou, en tout cas, grandement soulagée suite à cette rencontre.

En 1879, il passe de l'enseignement de la psychologie à celui de la philosophie. Au cours des 10 années suivantes, il écrira de nombreux articles. Il faut aussi quelques voyages en Europe fréquentant les laboratoires de recherche, rencontrant les principaux psychologues et autres scientifiques. Il s'intéresse aussi aux études cliniques des esprits anormaux en 1885 il fut nommé professeur de philosophie, après seulement cinq ans d'enseignement comme professeur assistant.

Je l'ai déjà signalé, c'est en 1890 (commencé en 1878) que sont parues les deux tomes de "The principles of psychology". Un travail qui n'a pas été facilement accepté par les psychologues de l'époque. Wilhelm Wundt (expérimentaliste allemand) aurait dit de ses principes que : « c'est très beau, mais ce n'est pas de la psychologie ».

Il entreprend en 1892 une série de conférences aux enseignants à Cambridge. C'est un peu ses enseignements qui ont conduit l'université à créer une division de l'éducation en 1906 puis une école graduée d'éducation en 1920. Il aura sans doute été le premier psychologue à s'intéresser à l'éducation. Mais aux éducateurs, il enseignait que ce serait une grande erreur que de croire que la psychologie scientifique pourrait leur procurer des stratégies d'enseignement dont il pourrait faire usage ou des méthodes d'instruction spécifiques qu'ils pourraient incorporer dans l'enseignement. Car, disait-il, la psychologie est une science alors que l'enseignement est un art.

Parti en Europe en 1892 avec toute sa famille, il revient l'année suivante quelque peu désabusée de la psychologie, de l'orientation "expérimentaliste et largement psychophysique" qu'elle prenait en Europe sous l'impulsion de Wundt. En effet, la psychologie européenne devenait de plus en plus positive, refusait systématiquement toute crédibilité aux méthodes introspectives du type de celle que James a privilégiée tout au cours de sa vie. En fait, ce positivisme empiriste ou, si l'on préfère, cet objectivisme écartait comme sans signification tout ce qui n'était pas objectivement observable. Ce qui allait constituer par ailleurs, les prémices de ce qui allait devenir le behaviorisme quelques

années plus tard (Watson, 1917).

Il se retrouve de nouveau en Europe en sabbatique en 1899 jusqu'en 1901, mais sa santé se détériore et des problèmes cardiaques assez sévères se manifestent. Il reçoit en 1903 un doctorat honorifique de l'université Harvard. Puis, il retourne en Europe pour deux ans.

C'est à son retour, et, encore une fois, en réaction au positivisme ambiant qu'il insista sur le Pragmatisme, une approche qui voulait voir comme « vrai » ce qui correspondait à la réalité observée et s'avérait utile pour l'être humain..

James a pris sa retraite de l'université Harvard en janvier 1907. Il est finalement décédé le 26 août 1910 à l'âge de 67 ans.

Deux choses ressortent jusqu'ici de l'histoire William James. D'abord, une neurasthénie et des idées suicidaires qui ne deviendront moins sévères qu'après son mariage en 1878 et une instabilité vocationnelle qui tardera aussi beaucoup à se « soigner ».

Je voudrais maintenant insister sur trois composantes de ses réflexions qui intéressent la perspective psychogénétique. Chose intéressante, même si j'avais pris contact avec son œuvre il y plus de 25 ans, je ne pense pas que j'y aurais vu ce que j'y vois maintenant.

1^{ère} composante: Les cinq composantes du "courant de la pensée"

- 1) les pensées font partie de la conscience personnelle,
- 2) au sein de la conscience personnelle, la pensée est en perpétuel changement,
- 3) au sein de la conscience personnelle, la pensée est généralement continue,
- 4) elle semble toujours occupée d'objets indépendants d'elle,
- 5) elle s'intéresse à des parties d'objets à l'exclusion de d'autres, et reçoit ou rejette – choisit en quelque sorte entre ces parties – continuellement.

1) *La pensée tend à épouser une forme personnelle*

Même si, dans une même salle, cohabitent plusieurs personnes qui sont habitées par des pensées personnelles, les pensées de chacune sont irréductibles à la pensée de quiconque dans cette salle.

Bien sûr, allez-vous me dire, les personnes peuvent communiquer leurs pensées.

Mais elles ne peuvent communiquer que ce qui est communicable : à savoir ce que l'autre peut extraire de la communication du premier qui correspond, aussi bien que possible, au message que son propre système peut décoder.

Ni la contemporanéité, ni la proximité dans l'espace, ni la similarité du contenu de la pensée, ne pourront faire qu'on peut contourner cette barrière qui s'érige du seul fait de l'appartenance de ces pensées à des esprits personnels distincts.

Ce qui implique qu'une partie significative de nos pensées, malgré toute notre bonne volonté, demeurera toujours incommunicable.

Pour nous, l'histoire personnelle de deux personnes n'est jamais identique et, en conséquence, le sens que les personnes en tirent sont éminemment idiosyncratiques

2) Au sein de la conscience personnelle, la pensée est en perpétuel changement

James ne veut pas dire ici que la pensée n'a pas quelque durée. En fait, cette affirmation se fait dans le cadre d'une certaine durée et c'est en ce sens que la pensée apparaît en perpétuel changement. Bien sûr, à certains moments, notre pensée est occupée à écouter, à d'autres, à s'exprimer, à certains moments à aimer, à d'autres à détester, toutes sortes d'états d'esprit qui nous indiquent que la pensée est constamment engagée dans différentes actions.

James profite de cette occasion pour rappeler que le rôle de la science est précisément de ramener le « complexe » au « simple ». À ce propos, je dirai que James utilise le terme « complexe » dans le sens populaire de « compliqué ». En réalité, c'est avec l'apparition des théories de l'information, de la communication, du traitement de l'information et de la théorie développementale cognitive de Piaget

que le sens de complexité a évolué dans la direction de : *arrangement de plus en plus complexe des unités d'information considérées simultanément* et s'est distingué justement de cette idée de « compliqué »

Mais revenons à cette conscience personnelle en perpétuel changement. Ce que veut signifier James par là, c'est que les perceptions qui nous apparaissent semblables ne le sont qu'en vertu de corrections qui sont constamment apportées par notre système perceptuel à ce qui ne semblait pas une réalité constante. Par exemple, nous voyons le gazon comme étant de couleur verte et d'un vert très spécifique, constamment le même, qu'il soit perçu à la lumière du jour ou à la brunante. Ceci suppose donc que le système perceptuel fasse de constants ajustements au courant de la pensée pour maintenir cette « mêmété » dont nous avons tellement besoin.

C'est, entre autres, ce qui amènera Erickson à mettre l'insistance dans sa conception de l'identité sur le nécessaire sens de la continuité dont cette dernière a besoin.

C'est un principe similaire à celui que propose la théorie psychogénétique lorsqu'elle que les catégories que forment l'esprit font l'objet d'un constant enrichissement (le changement horizontal).

3) Au sein de la conscience personnelle, la pensée est généralement perçue comme continue

Cette affirmation signifie deux choses :

1). Même lorsqu'il y a un écart de temps entre deux moments de conscience, par exemple, après une nuit de sommeil, la conscience, après l'interruption – soit au réveil –, éprouve la sensation d'appartenance du moment présent au réveil en

continuité immédiate avec les dernières pensées au moment de l'endormissement, en dépit de l'écart de temps entre les deux.

2). Que les changements, d'un moment à l'autre, dans la qualité de la conscience, ne sont jamais perçus de façon absolument abrupte.

De cette manière, James soutient que la pensée récupère, au moment du réveil, la suite de son déroulement au moment du coucher, Malgré cela, l'esprit a une idée assez précise de la durée même de l'ensommeillement. Malgré cela encore, l'écart entre ces deux moments du coucher et du réveil n'apparaît pas comme une rupture pour la conscience.

En fait, qu'il y ait ou non ce sentiment de rupture entre le moment de l'ensommeillement et le moment du réveil ne constitue pas une difficulté en soi. En effet, quiconque a subi une anesthésie plus ou moins prolongée a eu ce sentiment d'une « perte » dans l'activité consciente. Mais en même temps, ce n'est pas très long avant que l'esprit ne retrouve la suite de ce qui avait cours au moment de la « perte de conscience ».

4) La pensée semble toujours occupée à des objets indépendants d'elle

D'abord un mot parce qu'il faut entendre par objets. Objet, qui vient du latin « objicere » (littéralement, jeter devant) est ici utilisé dans le sens de : « ce qui n'est pas à l'intérieur de moi », ce qui ne fait pas partie de la pensée du sujet en tant que telle. Autrement dit, donc, ce qui est extérieur à la personne.

En fait, ce que signifie cette expression, c'est que le « courant de pensée » est un mécanisme réservé à la cognition. Il faut entendre ici cognition comme ce « principe grâce auquel l'organisme acquiert la conscience des événements et des objets de son environnement.

Dans cette nouvelle affirmation, James nous met vraiment en face de la double difficulté qu'il y a à comprendre ce qu'est l'individu. En effet, les premières caractéristiques mentionnées par James nous rappellent le caractère essentiellement intime du courant de pensée. Mais à partir de maintenant, il fait intervenir le côté interactif de l'organisme humain avec les objets de son milieu. Bien entendu, parmi les objets, il faut comprendre autant les personnes que les choses, mais aussi les idées de ces dernières, les sentiments etc. qui meublent leur vie.

James nous rappelle aussi que quelque soit la complexité de l'objet qui fasse l'objet de conscience, toutes ses dimensions viennent d'un seul bloc, dans l'instant même. S'il fallait que la prise de conscience des diverses dimensions d'un objet se fasse de façon séquentielle, il est clair qu'il deviendrait pratiquement impossible à l'esprit de guider le comportement, voire, à plus forte raison, de saisir ce qui se passe.

On trouve ici la conséquence du fonctionnement de la pensée intégrative qui nous retient dans la perspective que nous adoptons ici.

5) La pensée s'intéresse à des parties d'objets, à l'exclusion de d'autres

Il s'agit ici de ce que la psychologie a longtemps appelé la perception sélective qui tient au fait que la perception pour agir, fait appel à des schèmes. Il s'agit exactement ici de cette notion. En effet, les schèmes perceptuels font en sorte que la perception retient certains aspects de la réalité au détriment de d'autres. On se rappellera ici les exemples classiques de conservation de quantités discontinues puis continues de Piaget.

Pour James, ce choix de l'enfant semble délibéré, tout au moins, le résultat du courant de pensée de ce dernier en acte. En réalité, il ne s'agit pas d'un choix de

l'enfant mais bien d'une contrainte liée à la complexité même de son système cognitif.

2^{ème} composante: Les Soi

Qu'est-ce que le *soi*? Pour James, appartient au soi tout ce que l'on peut considérer comme appartenant à une personne. De cette façon, notre réputation, les enfants que nous avons, notre maison, notre voiture, donc tout ce qui est à soi fait partie du Soi. Parmi ces possessions, il y a bien sûr le corps. Mais nous voyons maintenant avec les extrémistes qui n'hésitent pas à se faire sauter pour détruire autour d'eux, le corps constitue une enveloppe dont ils n'hésitent pas à se départir au nom de croyances qu'ils jugent supérieures à la vie, à leur vie.

Dans son sens le plus large, donc, fait partie du **soi** tout ce que l'on peut considérer comme sien. Et selon James, on peut diviser ce qui appartient aux individus en quatre constituants :

- (a) le **Soi** matériel
- (b) le **Soi** social
- (c) le **Soi** spirituel
- (d) l' **Égo** pur

(a) Le corps constitue la partie la plus importante du soi matériel. Et, ajoute James, certaines parties du corps peuvent être considérées comme plus importantes que d'autres. On peut le voir, par exemple, à travers l'importance que des personnes accordent à la beauté du visage, à la sveltesse du corps, aux qualités athlétiques etc.

En second lieu, viennent les vêtements. À voir l'importance que les jeunes, mais aussi les moins jeunes il va sans dire, accordent à leurs atours, on peut comprendre pourquoi James voit les vêtements comme venant au second rang dans les constituants du soi matériel, devançant ainsi, dans les priorités, la famille immédiate. Cette dernière comprend, les parents, mais aussi les enfants, le ou la conjoint(e), les oncles, les tantes. Il est bien certain que l'étendue de ce qui est considéré comme appartenant à la famille varie en fonction des cultures. Chez plusieurs groupes culturels du Mexique, par exemple, le « compadre » (c'est-à-dire le meilleur ami d'un homme) est considéré par ce dernier comme faisant partie de sa famille et il se sentira envers lui des responsabilités qui rejoignent celles qu'il entretiendra à l'égard d'un frère...

Nous acquérons, tout au long de notre vie, un nombre considérable d'objets matériels comme une maison, des meubles pour la maison, une voiture possiblement, une résidence secondaire, etc. qui font donc partie de notre Soi matériel.

(b) Le soi social réside pour l'essentiel dans la reconnaissance que nous obtenons des autres. Et cette reconnaissance, on la veut la plus positive possible. On sait aussi combien ce besoin de reconnaissance peut prendre des formes nuisibles pour bien des personnes. Ces dernières sont constamment en train de se comparer aux autres (fratrie, compagnons d'études, ami(e)s...). Et la plupart du temps, comme on le sait, le résultat de cette comparaison est, dans la très grande majorité des cas, défavorable à celui ou celle qui la fait.

Pour James, nous possédons, à proprement parler, autant de Soi social que nous avons d'individus qui nous connaissent et qui retiennent une image quelconque de ce que nous sommes. En fait, dit James, les individus qui ont une opinion, disons, à propos de moi forment des catégories ou, si l'on préfère, des « groupes ». Ainsi, il y a des gens qui n'aiment pas mon enseignement et quelques autres, au contraire,

qui l'apprécient, etc. Du point de vue de mon moi social, ils constituent deux entités, quelque soit le nombre d'individus que chaque groupe compte.

(c) Le soi spirituel

Le soi spirituel renvoie à l'être intérieur ou subjectif. Il comprend aussi les facultés, voire les dispositions personnelles. Il comprend aussi ce que l'on peut considérer comme nos qualités personnelles, nos attributs psychologiques en général, tout ce qui relève de la morale et des aspirations, de la conscience... On pourrait ainsi penser que notre identité fait partie de notre soi spirituel. Et ce serait une erreur, on le verra, en parlant de l'Ego.

(d) L'Ego

Le quatrième et no le moindre, l'Ego. Le fonctionnement subjectif, précise James, exige que des éléments qui partagent certaines propriétés soient réunis entre eux dans une sorte de synthèse. En fait, James ne le savait pas encore puisque c'est George A. Miller qui en a fait état le premier dans son célèbre article "The magical number seven plus or minus two", paru en 1956, dans lequel il démontre que l'esprit humain est limité à sept unités, plus ou moins deux, d'information qu'il peut traiter simultanément. Cette limitation exige que l'esprit se donne les moyens de réduire la charge informative qu'il doit traiter simultanément lorsqu'elle est plus grande que ce nombre « magique » de sept unités. C'est de cette nécessité de réduire la charge d'information dont parle James lorsqu'il parle d'une « sorte de synthèse » et que Miller a appelé « chunks ».

Le sentiment d'identité personnelle n'est pas la simple forme synthétique (qui constitue une synthèse ou provient d'une synthèse) essentielle à toute pensée. C'est le sens d'une similitude perçue par la pensée et affirmée à propos de choses

auxquelles-on-pense. Ces choses (pensées et auxquelles-on-pense) renvoient à des expériences présentes, aussi bien qu'aux expériences passées. Non seulement la pensée pense les deux mais pense qu'elles sont identiques.

Pour compléter la pensée de James, on pourrait dire que, de cette façon, le présent et le passé sont unis dans une seule et même réalité. On pourrait même ajouter que, d'une certaine manière, l'avenir y est aussi anticipé. Mais pour en arriver là, il faut faire appel à d'autres concepts auxquels James ne s'était pas arrêté.

« Le sens de notre identité personnelle est exactement comme n'importe laquelle des autres perceptions de similarité entre des phénomènes. C'est une affirmation fondée soit sur une ressemblance fondamentale à un certain égard, ou sur la continuité pour l'esprit des phénomènes comparés (objets, interaction entre des personnes...) .James, 1890.

Cette similitude entre l'hier et l'aujourd'hui, entre nos actions d'hier ou d'aujourd'hui, entre nos interactions présentes et passées est à la base même du sentiment d'identité. En conséquence, quand la ressemblance et la continuité entre ces dernières ne sont plus ressenties, le sens de l'identité personnelle n'est plus présent non plus.

Ce n'est pas dire que le soi ou les soi sont insensibles aux différences. Ils tendent à réunir les éléments d'expérience qui se ressemblent et sans plus. Ce n'est pas dire non plus que cette activité de l'esprit tendra à faire disparaître ou à ignorer, si l'on préfère, les éléments d'expérience qui ne confirment pas ce qui a été vécu.

3^{ème} composante: la catégorisation anticipée

Pour illustrer comment ces ressemblances s'établissent, James a proposé l'image, très vivante à son époque, de troupeaux de bétail qu'on laissait paître l'automne

venu et qu'il fallait bien réunir et récupérer au retour du printemps. Le propriétaire reconnaissait alors ses bêtes à la marque au design particulier qu'elles portaient et qui certifiaient qu'elles étaient bien siennes. Non pas que les bêtes étaient identiques quant à la couleur, quant à la forme, quant à l'importance des cornes etc... Du point de vue du propriétaire, cependant, la marque qu'elles portaient et qui était la sienne rendait bien les bêtes équivalentes du point de vue de leur propriété. En psychologie, l'opération de l'esprit qui permet de réunir des objets et bien d'autres choses qui ne sont pas exactement semblables sous un même prédicat (qualité que l'on peut attribuer à un ensemble d'objets : dans l'exemple de James, la marque du propriétaire des bêtes) est la catégorisation. Je n'ai pas besoin d'élaborer sur ce point, j'imagine.

Conclusion

On le voit, si la théorie psychogénétique de l'Identité semble sortie de nulle part, la littérature peut fournir des réflexions qui, lues avec des lunettes appropriées, montrent que les concepts qui la caractérisent étaient bien présents chez des psychologues, bien des années avant le début même de sa formulation.

Merci